

LE CACHOT

DE

BEAUVAIS,

Fait historique en un acte & en prose,

PAR RIBIÉ,

*Directeur du Théâtre de la République & Membre
de la Société populaire de Rouen,*

Représenté, pour la première fois, sur le Théâtre
de la République de ladite Commune le 13
Nivose, l'an 2^e de la République française.

Dédié A LA SOCIÉTÉ POPULAIRE DE ROUEN.

Prix 15 sols, au bénéfice des veuves & orphelins des
Défenseurs de la Patrie.

A R O U E N,

De l'Imp. de veuve L. DUMESNIL & MONTIER, Imp. Lib.,
rue de Socrate, ci-devant Neuve S. Lo, n^o 6.

An 2^e de la République française.



On trouvera des exemplaires de cette Piece
aux différents postes & au café du Théâtre
de la République.

A U X

M E M B R E S

COMPOSANT LA SOCIÉTÉ POPULAIRE
DE ROUEN.

Ce 29 Nivose , l'an deuxieme de la République
française, une & indivisible.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

MES FRÈRES ,

C'est dans votre Société que j'ai puisé
les phrases patriotiques qui composent la
petite Piece du *Cachot de Beauvais*. Ma
mémoire m'a servi , mon cœur a conduit

ma plume , & ma délicatesse m'ordonne
de vous rendre votre bien. Ce n'est point
une dédicace , mais une restitution.

Salut & fraternité ,

R I B I É.

R I B I É ;

Directeur du Théâtre de la République ,

Au Rédacteur du Journal des Spectacles & à Perlet.

Rouen ce 19 Nivôse , l'an 2^e de la République française.

LE lendemain de la nouvelle de la reprise de Toulon j'ai broché une petite Piece en deux actes , intitulée *la Reprise de Toulon*. Deux jours après on nous annonça que Beauvais avoit été retrouvé dans les cachots de cette infâme Cité. Je ne quittai point la plume & je fis encore une très-petite Piece , *le Cachot de Beauvais* ; fait *historique en un acte*.

L'à-propos en fait tout le mérite ; car ces deux Ouvrages du moment furent faits , appris , répétés & joués en cinq jours. Les applaudissements dont furent couvertes les premières représentations sont les récompenses du zèle & du patriotisme , plutôt que celles du talent ; mais il ne faut pas être fils d'Apollon pour chanter dignement la République.

La première de ces Pieces nécessitant beaucoup de frais pour l'incendie du port & de la ville , je n'en parlerai point ; mais je te prie d'offrir (*sans aucunes rétributions*) aux Directeurs de Paris & des Départements de la République *le Cachot de Beauvais* : c'est moins un cadeau que je fais qu'un acte de civisme envers mes Concitoyens.

SALUT ET FRATERNITÉ.

P E R S O N N A G E S.

BEAUVAIS, Représentant du Peuple; *Vernon.*

CHARLES, { Patriotes, dans le même } *Dumond,*

DURAND, { cachot, avec sept ou } *Ribié,*

BAUDIN, { huit autres Patriotes. } *Armand,*

UN OFFICIER-GENERAL FRANÇAIS, *Hardel.*

UN GENERAL ANGLAIS, *Joinville.*

Un Geolier.

Soldats républicains.

Soldats anglais & plusieurs Patriotes.



LE CACHOT DE BEAUVAIS,

Fait historique en un acte, & en prose.



Le théâtre représente deux cachots qui partagent l'avant-scène, un dans lequel est Beauvais, dans l'autre sont plusieurs patriotes, 20 ou 22.

Beauvais est dans le cachot du côté droit du spectateur ; il y a dedans un vieux châlît. Beauvais est dessus & dort.

Dans l'autre cachot il y a, d'un côté, de la paille étendue & les prisonniers sont couchés dessus.



SCENE PREMIERE.

CHARLES, DURAND, BAUDIN,
ET BEAUVAIS.

CHARLES *se réveille.*

AH ! grand Dieu ! quelle nuit j'ai passée ! Ce n'est pas assez d'être enseveli tout vivant dans le séjour

A

des morts , il faut encore que des songes cruels troublent le peu de sommeil que ma position me permet.

D U R A N D , *se réveillant.*

Ah ! ah ! tu es déjà réveillé , toi ! & nos amis dorment encore.

C H A R L E S .

Je suis trop heureux de l'être. Je serois mort dans mon rêve.

D U R A N D .

Et moi , je voudrois encore dormir , j'étois trop heureux dans le mien.

C H A R L E S .

Je voyois ma triste patrie déchirée par des brigands & tombée au pouvoir des scélérats qui l'oppriment.

D U R A N D .

Et moi , j'embrassois d'un coup d'œil la surface de notre République : par-tout je voyois nos armes triomphantes ; par-tout je voyois fuir l'ennemi.

C H A R L E S .

Le feu dévorait nos contrées.

D U R A N D .

Le soleil éclairait nos succès.

C H A R L E S .

Je voyois les Républicains égorgés ;

(3)

D U R A N D.

Je voyois les brigands tomber à leurs pieds & leur demander grace.

C H A R L E S.

Plus de liberté pour les peuples.

D U R A N D.

Plus de tyrans sur la terre.

C H A R L E S.

Quelle affreuse nuit !

D U R A N D.

Quel beau triomphe !

C H A R L E S.

Que je suis à plaindre !

D U R A N D.

Et moi , que je suis heureux !

C H A R L E S.

Veuille le Ciel que ce ne soit qu'un songe !

D U R A N D.

Et que le mien s'accomplisse ! Je t'aime , tu es bon patriote ; mais tu pleurs toujours. Allons , réveillons nos amis ; la chanson du matin.

A 2

(4)

C H A R L E S .

(AIR de la Croisée.)

Chers amis , le bruit de nos fers
Fera cesser notre esclavage :
Libre , nous verrons l'Univers
Fêter la vertu' , le courage.
Un seul cri sera répété :
Chéri de la nature entiere ;
Tous nos vœux pour la Liberté
Plus de rois sur la terre, (bis.)

(Pendant ce couplet les prisonniers se réveillent
& répètent en chœur le refrain.)

D U R A N D .

Bravo , mes amis , vous voyez que le vrai pa-
triotte , l'homme vertueux , au fond du cachot , peut
encore être heureux quand il a son cœur pour guide
& sa conscience pour témoin.

B A U D I N .

Rien ne peut émouvoir notre constance : les fers,
les supplices sont l'épouvantail des criminels & ne
font rien sur l'honnête homme. Est-on venu visiter
notre cachot ?

D U R A N D .

Non , pas encore.

B A U D I N .

Prends-bien garde qu'on ne s'apperçoive de cette

Pierre que nous avons descellée , & qui nous a découvert la retraite sacrée qui renferme celui que nous avons cru si long-temps victime de nos persécuteurs. Ce cher Beauvais , compagnon de notre infortune , c'est lui qui soutient notre courage & qui nous fait passer un rayon d'espoir. Lui as-tu déjà parlé ?

D U R A N D.

Non. Je suppose qu'il est encore de bonne heure.

B A U D I N.

Appellons-le. Donne-lui le mot d'ordre. Liberté ! (*Il leve la pierre.*)

BEAUVAIS se leve sur son séant & répond :

Egalité.

D U R A N D.

Fraternité !

B E A U V A I S.

Ou la mort.

T O U T L E M O N D E.

Vive la République !

B E A U V A I S.

Bon jour , mes amis.

D U R A N D.

Tu étois incommodé hier. Comment te trouves-tu ?

B E A U V A I S.

Mieux. J'ai l'ame plus tranquille aujourd'hui que

les jours précédents , & cependant mes tyrans sont descendus hier dans mon cachot & m'ont fait entendre que mon dernier jour approchoit. Ils ont cru m'épouvanter & j'ai dormi d'un sommeil plus tranquille.

D U R A N D.

Le Geolier nous a dit hier , en nous quittant , que cette journée seroit terrible , & qu'il falloit nous armer de courage.

B E A U V A I S.

Oui , du courage & de l'espoir. Si nos bourreaux étoient heureux ils ne penseroient pas à nous tourmenter. Je connois ma Nation courageuse , elle ne laissera pas impunie la trahison & la perfidie toulonnaise ; elle accable , sans doute , maintenant cette infâme Cité. La foudre des vengeances gronde sur sa tête & la Liberté triomphera. Malheur aux hommes foibles qui cedent aux événements & laissent , par des revers , avilir leur courage. Je n'ai point perdu l'espoir : à côté du malheur sont les grandes ressources. Je n'ai qu'un tourment , c'est de savoir que mes Freres versent leur sang sans pouvoir y mêler le mien.

D U R A N D.

Et comment saurons-nous que nos armes sont victorieuses ?

B E A U V A I S.

A l'approche de nos bourreaux quand ils viennent nous plonger le poignard dans le sein. L'instant

de notre supplice fera celui de notre gloire. Mourir pour la patrie victorieuse , quel triomphe ! Peut-on quitter la vie dans un plus heureux moment ? On a toujours assez vécu quand on a le bonheur de mourir pour elle. Je jure , dans mon cachot , séjour de ma gloire , de ne jamais consentir à racheter ma vie par une action indigne d'un Républicain.

D U R A N D.

Oui , faisons tous le serment , en recevant le coup mortel , de crier ensemble : vive la République !

T O U S.

Oui , nous le jurons.

B E A U V A I S.

Bien , mes amis : en mourant pour elle c'est courir à l'immortalité. Ses regrets vous accompagneront , & les siècles futurs ne répéteront vos noms chéris qu'avec ce saint respect qu'on doit aux grands cœurs & aux ames vertueuses.

(Ici on fait du bruit pour ouvrir les portes du cachot de Durand.)

D U R A N D.

Ne nous parlons plus ; on ouvre notre porte.

S C E N E I I.

(Plusieurs soldats précèdent le Général anglais.)

(Quand il entre & sort les patriotes chantent la
carmagnole.)

LE GÉNÉRAL ET DURAND.

LE GÉNÉRAL.

EH bien ! factieux, êtes-vous las de vos malheurs
& de votre captivité ?

DURAND.

Hé bien ! homme vertueux , êtes-vous las de vos
persécutions & de votre férocité ?

LE GÉNÉRAL.

Vous seuls causez vos tourments. Consentez à re-
connoître un Roi & vos maux seront finis.

DURAND.

Arme nos mains d'un poignard , indique-nous où
reste le tien & sa vie sera terminée.

LE GÉNÉRAL.

Malheureux destructeurs !

DURAND

Oui , destructeurs des tyrans !

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes nés pour le malheur des Rois.

DURAND.

D U R A N D.

Et pour le bonheur de l'humanité.

L E G E N E R A L.

Savez-vous ce qu'il en coûte à conserver ce caractère féroce ?

D U R A N D.

Dis juste , & garde ta férocité pour toi & tes pareils. Vil satellite du crime , écoute la vérité & trembles devant elle. Tu crois ton sort préférable au mien , toi , malheureux esclave d'un tyran qui te méprise , instrument passif qu'il fait jouer suivant ses passions.... toi qui , dans le fond du cœur , déteste celui que tu as la bassesse d'appeler ton maître. Qu'es-tu , enfin ? soldat du despotisme dans un camp gouverné par le crime ; à la Cour , vil courtisan à genoux devant une basse idole. Tu ne te crois grand & heureux que parce qu'on t'a nommé Général. . . . Si l'on te disoit de rentrer dans les rangs , d'être confondu dans un bataillon , tu maudirois ton sort , tu ne te battois peut-être pas. Eh bien ! apprends à connoître le Français. Les rangs sont nuls à ses yeux ; le Soldat d'aujourd'hui peut être Général demain. Il se bat pour lui , pour sa liberté ; il n'attend point de récompense de son Gouvernement : elle est dans son cœur. Quand un Français tombe sur le champ de bataille il meurt en homme libre. S'il est prisonnier , s'il est dans les fers il est libre encore. Tu peux enchaîner mon bras ; mais tu n'empêcheras pas mon cœur de voler vers ma patrie.

B

LE G E N E R A L.

Elle est perdue pour toi.

D U R A N D.

Quel sophisme ! Tu la dis perdue pour moi , parce que ta cruauté vient peut-être d'ordonner mon supplice. Tes yeux seront satisfaits de voir mon corps inanimé ; mais tu ne fais donc pas que le tombeau d'un Citoyen mort pour la Liberté est dans le cœur de tous les Français ?

LE G E N E R A L.

Quoi ! l'exemple de Beauvais ne te frappe pas assez fortement ?

D U R A N D.

Au contraire , c'est lui qui m'a servi de modele.

LE G E N E R A L.

Nous l'avons immolé à notre vengeance. Te sens-tu capable de mourir comme lui ?

D U R A N D.

Lui ! mort , il est dans . . . dans mon cœur : il y restera jusqu'à mon dernier soupir.

LE G E N E R A L.

Je te laisse une heure pour réfléchir sur ton sort & celui de tes pareils. Si tu persistes , tu ne sortiras d'ici que pour voler au supplice.

(II)

D U R A N D.

Dis à tes bourreaux de se préparer. Dansons la
Carmagnole. *Le Général sort.*

S C E N E I I I.

CHARLES, BEAUVAIS, DURAND & autres.
D U R A N D.

EH bien ! vous êtes témoins de toute la scélératesse de ces barbares ! Quel raffinement ! Venir nous annoncer la mort de Beauvais , qui , victime comme nous , gémit dans un cachot voisin . . . Il n'est aucun moyen dont ils ne se servent pour faire succomber la vertu.

B E A U V A I S.

Bien , mes amis ! je vous ai entendu. On est digne de l'estime de sa patrie lorsque , dans le malheur , on développe un aussi grand caractère.

D U R A N D.

L'infâme m'a tellement affecté quand il a supposé ta mort , que j'ai failli me trahir.

C H A R L E S.

Oui ; mais tu t'es repris bien à propos.

(Ici on entend le bruit des verrous à la porte du cachot de Beauvais.)

B E A U V A I S.

A votre tour , silence , mes amis , on ouvre ma prison.

B 2

S C E N E I V.

(Quand le Général Anglais entre dans le second cachot , Beauvais crie : vive la République ;)

(Et quand le même Général le quitte : vivre libre ou mourir.)

LE GENERAL, BEAUVAIS.

LE GENERAL.

MALHEUREUX ! qui jusqu'à ce jour osas braver ton Maître , je viens t'annoncer la chute de tous les tiens & notre triomphe. Vainqueurs de Toulon , nous le sommes de la France entière & le peuple est désabusé.

BEAUVAIS.

Non : dis que tu veux m'abuser.

LE GENERAL.

A quel titre ? N'es-tu pas en ma puissance ? Le vainqueur n'a-t-il pas droit d'opprimer le vaincu ? Je puis te perdre & je veux te sauver.

BEAUVAIS.

Non : c'est, toi qui te sauveras.

LE GENERAL.

Tous les tiens ont péri du supplice réservé aux criminels.

(Ici les voisins de Beauvais font un geste d'indignation.)

B E A U V A I S.

Parle mieux : dis que , dans Toulon , le crime a égorgé la vertu.

L E G E N E R A L.

Sans moi tu ne respirerois plus.

B E A U V A I S.

Rafinement de ta part : c'est pour prolonger mon supplice.

L E G E N E R A L.

Dans un cachot répondre avec fant d'arrogance !
L'orgueil est ton seul aliment.

B E A U V A I S.

Tu connois bien peu le cœur humain ! Tu prends pour orgueil l'empire que la vertu doit avoir sur le crime..... Qui t'empêches d'achever tes forfaits ? Voilà ma tête , fais-la tomber !

L E G E N E R A L.

Vas ! ton sang apaisera mon courroux ; tu ne mérites pas ma clémence.

B E A U V A I S.

Elle me couvriroit d'un opprobre éternel. Acheve ; te dis-je ! ma mort sera utile à ma patrie. Je ne serai pas le seul Français qui s'immolera pour elle ; j'aurai des imitateurs & la postérité attestera ton crime & mes vertus.

L E G E N E R A L.

Mais qui peut donc te donner un tel mépris pour la vie ?

B E A U V A I S.

Ta présence, qui m'est insupportable. Quand on a rompu ses fers , la vue d'un esclave fait horreur.

L E G E N E R A L.

Je pardonne à ton délire & veux bien encore suspendre ton supplice , persuadé que tu ouvriras les yeux sur tes propres malheurs , & que tu suivras l'exemple de ta Nation entiere.

B E A U V A I S.

Tiens , fais plus franc ; dis que tu redoutes ma Nation & que tu cherches , par une fausse pitié , à te gagner les cœurs Eh bien ! connois-moi tout entier : je suis précipité dans le fond d'un cachot , tu viens m'apporter des paroles de paix , je les refuse. La mort me paroît mille fois préférable. Tu y joins le mensonge le plus perfide , en m'assurant que ma Nation a repris ses anciennes chaînes Je la crois , au contraire , toujours libre & victorieuse. Je te prédis qu'elle portera par-tout le flambeau de la Liberté ; que les peuples se républicaniseront , en détruisant leurs tyrans , & les monstres , tels que toi , qui font égorger l'Europe entiere au nom de dix brigands , l'horreur de la nature & le fléau de l'humanité. . . . Tu vois que ,

dans les fers , un homme libre fait dire la vérité. . . .
Tes bourreaux font-ils prêts ?

L E G E N E R A L .

Vas , monstre ! la mort sera le prix de ton arrogance ; tu verras aujourd'hui le soleil pour la dernière fois.

(*Il sort.*)

S C E N E V .

BEAUVAIS , DURAND , BAUDIN & autres.

B E A U V A I S .

MES amis , l'instant approche où nos tyrans vont sonner l'heure de notre mort ! Je vous connois & suis tranquille sur vos derniers moments. . . . Recevez les adieux d'un ami de l'humanité , d'un enfant de la Liberté , qui va déposer dans le sein de l'Eternel son innocence & les vœux qu'il fait en ce moment pour le bonheur & la prospérité de son pays.

D U R A N D .

Ah ! mon frere , il n'est aucun de nous qui ne donne sa vie pour sauver la tienne !

B E A U V A I S .

Ce n'est point à un seul homme qu'il faut faire un

tel factifice ; elle n'est point à vous , elle est à la patrie , qui , seule , a droit d'en disposer.

(Ici on entend le canon , mais très-fourdement , comme on peut l'entendre étant dans un souterrain. Tous les Acteurs apportent le plus grand silence.)

D U R A N D.

Qu'entends-je ! le canon ! oui , c'est bien lui.

B E A U V A I S.

Mes amis , entendez-vous le bruit du canon ? me trompai-je ?

D U R A N D.

Oui , nous l'entendons très-distinctement.

B E A U V A I S.

L'ennemi feroit-il vainqueur ? feroit-il vaincu ? Ah ! mes amis , mes amis , la priere républicaine pour le succès de nos armes !

(Tout le monde se prosterne , ainsi que Beauvais , dans son cachot.)

On chante :

Amour sacré de la patrie ,
Conduis , soutiens leurs bras vengeurs ;
Liberté ! Liberté chérie !
Combats avec tes défenseurs : (bis)

Sous

Sous nos drapeaux que la victoire

Accoure à tes mâles accents ;

Dans tes ennemis expirants

Vois ton triomphe & notre gloire.

Aux armes , Citoyens ; formez vos bataillons ;

Marchez , marchez ; qu'un sang impur abreuve nos
fillons.

(*Le bruit approche , on entend un cliquetis d'armes , des tambours plusieurs verroux que l'on fait mouvoir.*)

D U R A N D.

Voilà l'instant fatal & la fin d'une vie glorieuse !

Amis ! préparons-nous à la mort.

(*Ils se mettent tous dans la position de l'homme vertueux , qui attend la mort sans la redouter. On entend , parmi le bruit confus d'armes , briser les portes de la prison & crier :*

Liberté ! Liberté ! vive la République !

Les portes sont brisées. Les soldats de la République entrent en foule ; plusieurs portent des flambeaux & des haches. Tout le monde répète :

Liberté.

SCENE VI^e ET DERNIERE.
L'OFFICIER-GENERAL FRANÇAIS
& les Précédents , Soldats & Peuple.

DURAND.

DIEUX ! des Freres ! ah ! la France est sauvée !
L'OFFICIER *en embrasse autant qu'il peut.*

Mes amis ! mes braves amis ! Quoi ? c'est au fond
d'un cachot qu'il faut venir trouver la vertu ?

DURAND.

Sommes-nous vainqueurs ?

L'OFFICIER-GENERAL.

Vous le voyez. Toulon est libre.

DURAND.

Ah ! tous nos maux sont oubliés !

Vive la République.

(*Tout le monde répète , &c. Tout le monde s'embrasse.*)

L'OFFICIER-GENERAL.

L'ennemi , effrayé , confondu , se sauve de toutes

parts. Les monstres ! malheur à qui les épargneroit !
Ils ont égorgé notre frere , ils ont massacré Beauvais.

D U R A N D.

Non , il ne l'est pas : il est vivant.

L'OFFICIER-GENERAL.

Que dites-vous ? ô Dieu tout-puissant ! tu aurois
conservé l'innocence & la vertu ! Où est-il ? où est-
il ? dans quel fort ? dans quelle tour ? sous quels murs ?
Nommez , dites , parlez ; il n'est point d'asyle impéné-
trable aux Soldats républicains.

D U R A N D.

Il est là , là , dans ce cachot , à côté de nous.

L'OFFICIER-GENERAL.

Amis , ne faisons pas le tour , écrasons ces mu-
railles.

*Les Soldats se servent de haches & font écrouler
une partie du mur , aux cris de*

Vive la Liberté !

D U R A N D.

Beauvais , Beauvais , nous sommes libres & tu vas
l'être.

*Le mur s'écroule , Durand entre le premier , l'Of-
ficier ensuite ; ils le serrent tous deux dans leurs bras ,
en répétant :*

Mon frere ! mon ami !

B E A U V A I S.

O Liberté sacrée ! c'est toi qui me rends la vie , le bonheur. Quatre mois de souffrances sont effacés en un moment. Mes amis , mes freres , est-ce bien vous que je presse sur mon sein ? Tant d'objets réunis ! Ah ! mon cœur est trop foible pour les supporter tous. Dieu ! adoucis ma joie , ou donne-moi la force de la supporter !

L' O F F I C I E R - G E N E R A L.

O digne soutien de la liberté de ton pays ! toi que nous avons cru tombé sous le glaive du despotisme ; toi qui nous as tant coûté de larmes ; toi que nous avons placé dans le temple de l'immortalité , ta gloire t'a survécu & tu sors du sein des tombeaux pour être le témoin des regrets & des honneurs que la patrie accorde à ses dignes soutiens. Viens , viens par ta présence électriser un peuple qui te croyoit perdu dans l'immensité. Tu renais une seconde fois pour tes amis , pour ton pays & pour la liberté.

F I N.